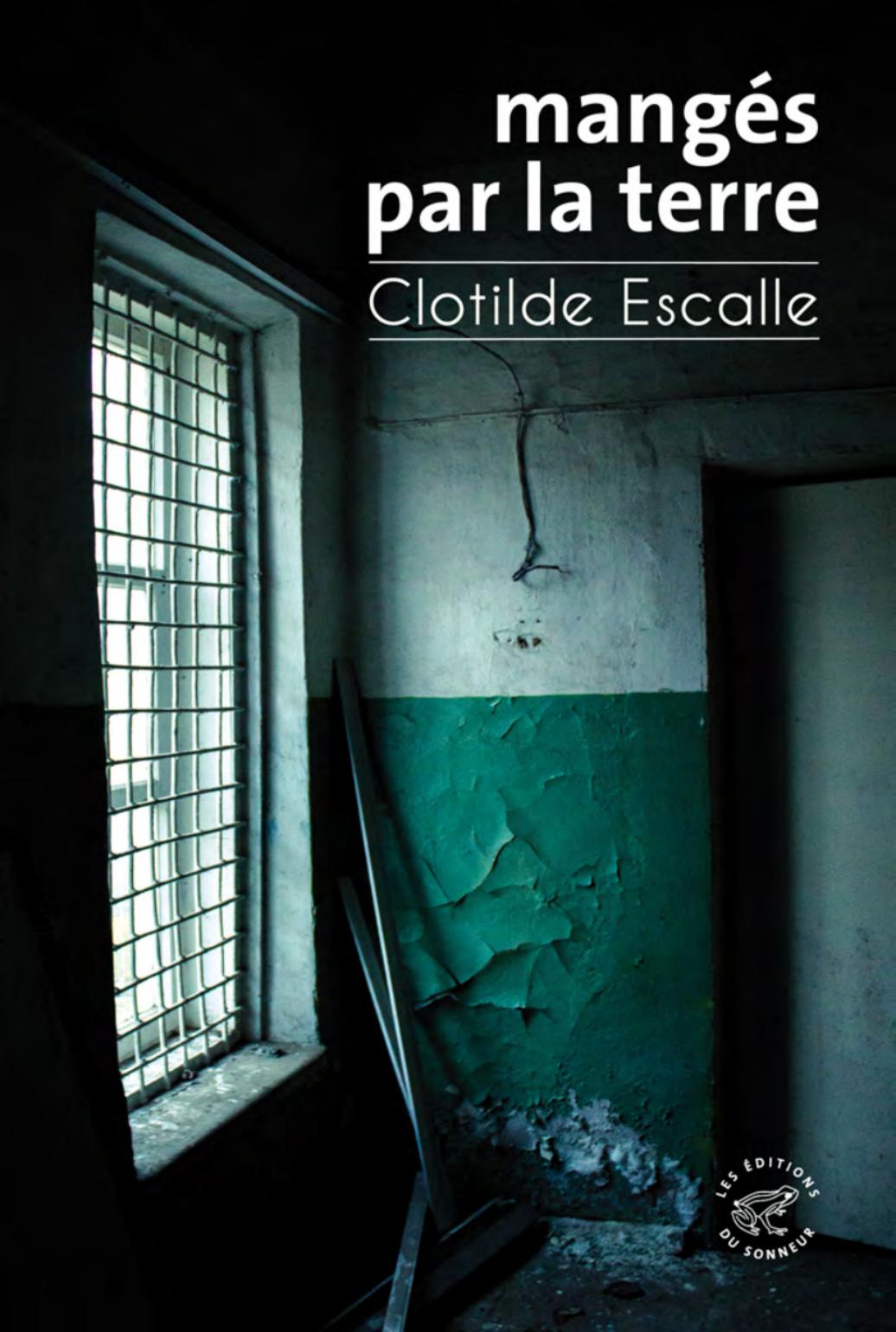


mangés par la terre

Clotilde Escalle

A photograph of a dark, dilapidated room. On the left, a window with a metal grid is visible, letting in some light. The wall is white with a horizontal band of peeling green paint. A wooden plank leans against the wall. In the bottom right corner, there is a circular logo for 'LES ÉDITIONS DU SONNEUR' featuring a frog.

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR



mangés
par la terre

DU MÊME AUTEUR

Les Jeûneurs, roman, Gwen Catalá Éditeur, 2017

Voyage ordinaire en Sévétie, théâtre, Gwen Catalá Éditeur, 2016

Dehors, Recueil sans abri, poésie, fragments, ouvrage collectif,
Éditions Janus, 2016

Off, roman, Éditions Pierre-Guillaume de Roux, 2012

Partout, théâtre, Alna Éditeur, 2011

De mémoire d'Alice, théâtre, Alna Éditeur, 2009

La Vieillesse de Peter Pan, roman, Éditions du Cherche-Midi, 2006

Où est-il cet amour, roman, Éditions Calmann-Lévy, 2001

Herbert jouit, roman, Éditions Calmann-Lévy, 1999

Pulsion, roman, Éditions Zulma, 1996

Un cadeau de la mer, nouvelle parue à la NRF, 1996

Un long baiser, roman, Éditions Manya, 1993

Ouvrage publié sous la direction de Marc Villemain
et ayant bénéficié de la bourse d'aide à l'écriture du CNL.

© Les Éditions du Sonneur, 2017

ISBN : 978-2-37385-049-9

Dépôt légal : mars 2017

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Photo de couverture : © A_Werdan

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

mangés par la terre

Clotilde Escalle





DE COPITEAU, ON NE PEUT PAS DIRE GRAND-CHOSE. Dix douze maisons de chaque côté de la départementale, quelques rues adjacentes sans intérêt, une grosse ferme avec des chiens et trois têtes aux casquettes à large visière, des regards noirs, fureteurs, vaudrait mieux ne pas s'attarder dans le coin, toujours une mauvaise idée à revendre. Ils ont d'ailleurs donné pas mal de fil à retordre au maire, un maire qui n'a pas que ça à faire, passant son temps sur son tracteur, dans les champs, seul pour avoir la paix, un maire épuisé par la mort récente de son frère jumeau, une branche de platane tombée sur la voiture une nuit de tempête, des grêlons gros comme le pouce, la voiture a versé dans le fossé, boîte crânienne défoncée, puisque Dieu l'a voulu ainsi, puisqu'Il a fait tomber exprès cette branche – qui d'autre pour un tel hasard? Monsieur le maire roule des yeux blanchis par l'alcool, son tracteur va de travers, il échangerait bien la mort des trois abrutis contre la résurrection de son jumeau. Robert, Patrick, Paul? Et alors? Qu'ils jouent leurs tours, ça s'équilibrera tout seul, Dieu fait si bien les choses, n'est-ce pas. Un coup de gnôle lui arrache la bouche, lui brûle le souvenir. On ne lui en veut pas trop, au maire, il a été si efficace, encore récemment il a fait curer les fossés. Mais la patience a ses limites: si les trois cré-

tins de frères continuent leurs sales coups, il y aura des décisions à prendre, bien différentes de celles concernant le club de danse ou l'entretien des courts de tennis. Une semaine à l'asile et on les a relâchés. Par les temps qui courent, on ne peut compter sur personne, pas même sur les médecins.

Les trois imbéciles ont des fusils et regardent la télé, c'est dire combien ils peuvent être dangereux. Ils encouragent Constant, un autre abruti, dans ses délires. Déguisé en shérif – lui aussi regarde beaucoup la télé –, il leur garde parfois la ferme, une façon d'assister aux retombées des spectacles qu'ils organisent pour eux seuls. Adossé au mur, les yeux à droite, à gauche, perdus dans la masse inexpressive et luisante du visage, il attend que les frères déroulent leur filin d'acier sur la route. Même s'il n'y a rien à garder, si personne ne passera à pied par ici, si aucun voleur ne se hasardera dans la cour de la ferme, Constant fait le guet, sous son chapeau noir, les mâchoires serrées jusqu'à l'étourdissement, comme il a vu faire dans les films.

Une fois encore, le regard jeté sur la morne vallée, qu'il remplacerait volontiers par la pierre et la poussière rouge du canyon. Avec une femme cachée dans une carriole, qu'il délivrerait de ces sadiques de Mexicains qui ne font pas dans la dentelle, gros de tous les vices. Il crache, manque de bol, sur le bout de sa chaussure.

Les deux frères reviennent en se frottant les mains. Le premier imbécile qui se prendra le filin d'acier, le premier conducteur qui capotera et fera plusieurs tonneaux, ce serait bien

qu'il meure. On dressera ensuite une petite stèle, comme on en a l'habitude, au bord de la route, avec des photos, des fleurs, tout le bazar du chagrin éternel. Ils rigolent, se donnent des bourrades. Allez, Constant, trinque avec nous, prends donc une bière! Une petite bière, ça peut pas faire de mal à tes médicaments! Lèvres molles contre le goulot. La lumière est celle d'une fin de monde, posée sur des silhouettes qui parfois s'immobilisent dans l'espoir d'entendre un bruit de ferraille, le bang assourdissant, rapide et mortel d'un accident de voiture. Comme ce sont les vacances, des idiots venus de la ville dans leurs petits bolides, il y en a quand même un paquet.

Paul ne les a pas accompagnés. Des trois frères, il est le plus fragile. Obsédé, sidéré par sa présence au monde, il récite des poèmes pour se consoler. La semaine dernière, après avoir dû tuer, en les jetant violemment contre le mur de la remise, une portée de chatons, en entendant les craquements, il s'est mis à penser au crâne, à ses propres os sous la peau. La poésie et les éclairs au chocolat le détournent un instant de ce genre d'idées. Pour ce qui est des gâteaux, il lui en faut au moins trois ou quatre, qu'il avale tout rond. Il les mange debout, dans un coin de la boutique. Puis, consolé par le sucre, il va rejoindre ses frères. Il traîne une fatigue permanente. Envie de dormir, au lieu de se sentir comme un fantôme. Paul est fantastiquement attaché à sa mère, incongruité qu'il balade en même temps que des poèmes qui ne lui vont pas – *Je suis belle, ô*

mortels... –, des rêveries qui contrariaient ses frères, il leur ressemble si peu. Pourtant, c'est du pareil au même, quand on les embarque pour l'asile, où il croit flairer dès l'entrée la douceur comateuse du réveil après l'électrochoc. Paul a une voix douce, une voix enrouée qui tente l'ailleurs.

Tu nous casses les pieds, à la fin !

Pris dans le même lot, les trois à l'asile. La mère les regarde partir, ça lui fait des vacances. À leur retour, ils la trouvent avachie dans le désordre, perdue dans le songe d'une petite cervelle désireuse de gagner au loto – quel malheur, ces trois gaillards ! Heureusement, je me suis au moins débarrassée du père.

Le père, parlons-en. Ils l'ont laissé inerte dans la grange. Une semaine au moins allongé sur sa botte de foin, les yeux clos, un filet de salive séchée aux lèvres, le gilet taché de sauce, le pantalon crotté. La vache, à l'autre bout, la Rêveuse, une corne en haut, une corne en bas, elle n'allait pas bien non plus. Toutes les vaches étaient rentrées. Peut-être que la chaleur animale donnait au père l'énergie nécessaire pour tenir là, malgré l'hiver, couché en travers de sa botte, comme s'il dormait. Ils n'osaient pas le réveiller. À peine la mère, qui s'en contrefichait, l'avertissait de l'heure du repas, en criant, les mains en entonnoir contre la bouche, en direction de la grange, de l'autre côté de la cour.

La Rêveuse était pleine et malade. Il fallait appeler le vétérinaire, sinon ils perdraient le petit, un veau et son pesant

d'argent, élevé sous la mère, babines mousseuses de lait. Le vétérinaire s'était déplacé. Faites pas attention, le père dort. Il dort comme ça depuis longtemps? Oh, une semaine environ. Il n'a pas l'air en bon état, votre père. Faites pas attention, il a ses lubies. C'est plutôt la Rêveuse qui nous donne du souci. Mais le vétérinaire n'écoutait pas. Il s'est approché du père, il l'a secoué, monsieur Goussaint, monsieur Goussaint! Le père est tombé de sa botte. Mais il est mort! Effectivement, il était mort. Le pire, c'est que les mouches sont arrivées d'un coup. En quelques secondes, comme si elles avaient appris la nouvelle, elles ont couvert les yeux et la bouche, des mouches à vaches, elles sortaient de sous le gilet. En fouillant les poches du père, ils en auraient peut-être trouvé. On appelle une ambulance? Pas la peine, je vais vous rédiger un certificat de décès, il faudra l'enterrer au plus vite. Et la Rêveuse, vous la regardez pas? On risque de la perdre, ce serait embêtant si ça arrivait, elle est pleine. Sa sacoche à la main, des mains épaisses semblables à celles des paysans, un long manteau noir, le vétérinaire avait l'air effrayé. Votre vache, oui, oui. Ce serait embêtant si on la perdait. Oui, oui, bien sûr. On a laissé le père dans la paille et on est tous allés auprès de la Rêveuse.

Alors, Docteur, elle va y passer ou pas?

Non, mais il s'en sera fallu de peu.

Il a mis une heure pour lui sortir un veau vivant. Aussitôt sur ses pattes. Puis il a réfléchi, il a dit : je ne suis pas médecin, ce n'est pas à moi d'établir le certificat de décès de votre père.

On n'y pensait plus vraiment.

Le lendemain, on a fait le nécessaire. On l'a d'abord habillé correctement, on avait des mouches plein les mains. On lui a mis d'autres vêtements sur les anciens, sa veste neuve, un pantalon de velours, des chaussures pas vraiment pour un cercueil, on pouvait pas lui mettre les petites noires du dimanche, les pieds avaient drôlement gonflé, alors on lui a mis les grosses pour le labour, qui de toute façon allaient très bien avec les chaussettes. La mère les avait passées à l'eau. On a pris le cercueil le moins cher. Si ça n'avait tenu qu'à nous, on l'aurait enterré à même la terre, dans le champ à côté de la ferme, même qu'il aurait préféré ça.

Le lendemain de la mort du père, tout était plié. On n'avait invité personne, personne n'était venu. Quand la mère voudra découdre son matelas pour acheter une pierre tombale, on mettra bien droit son nom, et on ajoutera deux photos de lui, les deux seules qu'on ait, jeune comme ça se peut pas.

La Rêveuse, elle est toujours de ce monde. On a appelé son petit Raymond, comme le père, pour continuer à se souvenir encore un peu de lui.



MAL À L'AISE DEVANT LA TOMBE DU PÈRE. Devant les petites fleurs en plastique. Ça ne tourne pas rond, ces artifices. Et puis son nom est écrit sur une planche en bois posée contre la terre, ça donne froid, on croit être à sa place, on croit bouffer les pissenlits par la racine. Il est au fond du cimetière, là où les tombes en berceaux de fer rouillé des anciens collent au mur et à la colline. En se tenant trop longtemps près des siècles passés, on serait capable d'attraper la gangrène. Les riches ont leurs mausolées de l'autre côté, près de la porte, ça ne fait pas trop loin jusqu'au robinet, pour remplir l'arrosoir. Pour nous, les fleurs en plastique suffiront, elles dureront assez longtemps, on aura oublié de venir jusqu'ici avant qu'elles se décolorent. Mes frères et moi, on a posé une grosse pierre blanche prise dans le fleuve, à l'endroit de la tête. Le père aimait la pêche. Il aimait tout sauf rester à la maison. Alors, qu'il finisse sur une botte de foin, ça ne nous a pas beaucoup étonnés. Il se couchait où il pouvait, ça le prenait d'un coup, il se couchait et dormait, sur le canapé, par terre, partout, sauf dans le lit avec le crucifix et les rameaux bénis au-dessus, avec les photos de nous enfants, des photos qui menacent de se décoller et de s'envoler vers le plafond noir de suie. La mère aussi, elle dort ailleurs. Elle s'entoure de la

poche vide d'un sac d'engrais, elle plonge les jambes dedans, elle le tire jusqu'à la poitrine et elle dort dans l'abribus, les jours où elle en a assez de nous supporter, avec toute cette bêtise et cette méchanceté dans le regard, qu'elle dit, à part moi, qu'elle dit toujours, à part Paul, qui a une sensibilité à lui. Elle ajoute: forcément. Sans qu'on comprenne. Forcément quoi? Forcément, regardez ses beaux cheveux blonds, sa peau si claire, et cette gentillesse, on dirait presque une fille, si on le compare à vous deux, avec ses poèmes et sa petite tristesse dans la voix.

Pas eu envie d'aller tirer le filin d'acier avec eux. Je ne veux pas entendre le bruit de tôle quand une voiture se prendra là-dedans – je ne m'ennuie pas assez sûrement. Je préfère le silence.

L'asile à coup sûr, pris dans le lot, parce que je suis le frère, même trop sensible. Le bruit de tôle, entendu quand même, épouvantable. L'accident est plus terrible qu'ils ne l'espéraient. Ils doivent être cachés quelque part dans le fossé. Deux voitures le ventre à l'air, de la fumée, de l'huile, du sang, les ricanements étouffés, le fil d'acier ondulant sur la route comme un serpent. Les gendarmes ne tarderont pas, l'ambulance non plus. La mère continuera de dormir dans son sac d'engrais, comme si de rien n'était. De toute façon, bâtis comme on l'est, on pourrait plus sortir de son ventre.

Du verre pilé, de la moisissure, du champignon et de la grosse araignée, et cet été des mantes religieuses d'un vert tendre, de l'acacia qui touche les fils à haute tension jusqu'à brûler, des clous rouillés et de la vache qui meugle, l'épicerie culturelle avec des énergomènes qui descendent de leur camionnette pour chanter, jouer la comédie, un sourire pour nous les attardés, un sourire forcé, une voix trop forte, ils dansent, du rock aussi dans les champs – révoltez-vous, jetez votre aliénation, ne soyez pas aussi grégaires –, le loto qui ne rapporte jamais un sou. On vivra bien cent ans, mes frères et moi, entre l'asile et ici, la vie est si calme, on vivra sous les frênes et les saules. Avec un peu plus de courage, quand les médicaments ne nous couperont plus les jambes, on se remettra à cultiver.

Les gendarmes sont arrivés. Entre-temps, Patrick et Robert ont fait disparaître le filin. Le cœur qui bat. Le nez plein d'herbe à force de me cacher. Je ne veux pas pleurer, ni me tourner vers le ciel, ça les ferait encore rire.

Pour aller à l'asile, c'est bien simple, le chemin est charmant. On découvre le bourg par son bon versant, on découvre le fleuve. L'entrée même de l'asile est agréable. Les haies sont bien taillées, les allées, propres, et les visiteurs sont souriants. Je n'ai pas prêté attention à leur sourire, au début. Puis j'ai compris qu'il était sûrement dû au soulagement. Le soulagement de ne plus avoir à s'occuper de gens comme nous. Ils

ont un sourire encore plus insistant quand ils rencontrent les médecins et les infirmières, comme pour les persuader de garder définitivement leur parent. C'est ce que je pense. Quand ils sortent de là, ils semblent épuisés, mais ils ont toujours ce sourire qui leur donne l'air ivre.

Les routes seront toutes mangées par la terre, nous aussi par la même occasion. J'ai eu le malheur de leur dire. Ils m'ont donné un jeu de construction. Il doit m'attendre, sur le bureau du médecin. À l'époque, père avait dit qu'ils exagéraient, que de toute façon j'étais fichu, le ciel dans la tête, mais bien doux, bien tendre, alors autant me laisser tranquille.

Les gendarmes, les pompiers, l'ambulance. Drôle de hasard, deux voitures en même temps là où il ne passe jamais personne. Elles se sont croisées à la hauteur du filin, un miracle. Elles ont virevolté, pirouetté, des étincelles et des hurlements, puis le silence, formidable. Les cris d'excitation, et la peur, quand même, derrière.

J'ai repensé à la masse rude et dense du sanglier, au choc contre la vieille voiture. J'avais l'impression d'une terre brune qui se déplaçait toute seule, ce soir-là, d'un gros bloc de terre.

Ils vont me trouver et m'emmener.

Laissez-le, pour cette fois, il n'a rien fait. La mère gesticule. Elle ne veut pas rester seule, c'est sa dernière lubie depuis la mort du père. Si elle ferme les yeux pour de bon, il faut bien qu'il y ait quelqu'un pour décider de son sort, lui éviter les

mouches, ces nuées de mouches partout où il y a des trous, bombées et vertes, bourdonnantes, des grappes de mouches. Des taons aussi, tout ce qui flaire la décomposition et vient couvrir la peau de taches noires.

Il n'a rien fait, il était avec moi. Les deux autres, oui, vous pouvez. Vous voyez bien, ils ricanent, c'est bien la preuve d'un mauvais coup. Tandis que lui.

Patrick et Robert ont repéré une fille à l'asile. Elle est jeune. Seins et nombril, le creux du sexe et les genoux ronds et lisses, tout est parfaitement tendu et à sa place. Ils désirent sa chaleur, au lieu de flanquer leur machin dans le cul des poules.

Il s'en passe, des choses, à la campagne, a dit le vétérinaire en voyant la poule grise à moitié défoncée et qui pourtant continuait de courir.

La mort des vaches est notre plus grand souci sur cette terre.



DANS LE GRAND PLACARD DE L'ASILE, la petite, ils lui ont retroussé la robe, et allez, chacun là-dedans, en plus de la gifler. Ils l'ont mordue au sang, le sein gauche a longtemps gardé la trace de leurs dents, les fesses aussi. Tard la nuit, ils l'ont tirée par terre, elle avait du coton dans la bouche. Je ne pouvais pas. Je me suis approché de la fenêtre, j'aurais voulu que cette scène ne soit qu'un tableau, comme dans les livres à la bibliothèque de l'asile, où ce qui m'intéresse le plus, c'est la lune, avec des paysages et des personnages en dessous.

Cette fois je n'irai pas avec eux. Je ne veux aucune chair contre moi, sauf celle, caoutchouteuse, d'une étoile. J'imagine ça, la déception d'avoir à ramasser une étoile par terre.

La jeune fille s'appelle Caroline. Les soirs où Patrick et Robert s'occupent d'elle, ils volent des cachets et les lui font avaler de force pour la calmer. Ils aiment bien qu'elle se débâte, mais pour la travailler mieux ils préfèrent qu'elle soit abandonnée. On l'entraîne dans sa chambre. Il paraît que l'infirmier la caresse aussi en l'attachant, les jours où elle crie trop fort. Sinon, à l'asile, on a un club d'écriture. Pour que le monde se remette en place. Par la grâce des mots.

Les traces de coups sur le corps de Caroline, les médecins appellent ça de l'automutilation.

Ça gesticule en moi, je ne supporte plus rien que le bruit du vent, et la douleur près du cœur qui me fait me sentir vivant. Parfois je pense au père. Je regrette de ne pas lui avoir parlé plus souvent. Il existait à part, tout rétréci dans sa veste noire. Il aiguisait ses serpes, il marchait à petits pas, il bavait, marmonnait, il se racontait des épisodes familiaux, il s'adressait à ses tantes Juliette et Ursule, à ses parents, secs comme des triques, depuis l'outre-tombe, et il se plaignait d'être fatigué, de la traîner, cette fatigue, encore et toujours, comme moi, les jours et les nuits, oui, moi aussi. Sa poitrine déformée sous la chemise ressemblait à une grosse pierre qu'on aurait sortie d'un trou profond. Je n'arrivais pas à l'approcher.

Même Caroline, toute tendre molle et chiffonnée, je ne saurais qu'en faire – ses mains sont des crampons. Ils lui attachent les bras bien serrés au-dessus de la tête, pour que les seins et la fourrure chaude jaillissent quand elle se cambre.

Salope, t'en redemandes, hein ?

Les convulsions la tordent. Quand l'un s'arrête et se repose en attendant de bander encore, l'autre reprend.

C'est bien mieux que le trou d'une chèvre.

Je ne veux pourtant pas.

Caroline, c'est une fille de riches, venue d'un domaine pas trop loin d'ici, pour du repos. L'asile fait aussi les moyens séjours, de l'autre côté de la clôture, des belles chambres avec thalassothérapie, des massages et des haricots verts. Puis elle est tombée sur mes frères, son état a empiré, on l'a mise de notre côté. Elle ne quitte plus l'asile depuis. L'infirmière dit

qu'elle a de l'hystérie comme une jeune fille qui voudrait du sexe.

Pourtant, ils lui en donnent. Ils insistent pour que je les regarde. Elle se tord, elle tremble par tout le corps, elle râle, elle se met d'elle-même à quatre pattes, pour qu'ils rentrent plus profondément en elle.

Je ne peux pas.

Depuis quelque temps, elle s'est mise à manger beaucoup. Elle se précipite à la cantine, elle mange aux deux services, elle emporte des madeleines. Les frères, ça leur plaît qu'elle devienne grasse.

La seule chose que je puisse faire, c'est de me pencher sur elle et de lui parler des étoiles. Je lui dis qu'elle en a avalé, qu'elles débordent même de sa bouche. Ils ne la frappent pas trop fort tout de même, ils ne veulent pas la casser.

Au petit matin, Caroline a regagné son lit.

Le médecin qui l'examine ne veut rien voir. Il dit: cette jeune femme s'automutile, elle se rentre des objets dans le vagin, elle cherche à se faire mordre. Il demande une surveillance accrue. Ils n'ont pas assez de personnel pour ça.

Pas lui, a dit la mère, il était avec moi.

Patrick et Robert ont suivi les policiers. On vous emmène au commissariat, puis vous filerez à l'asile.

Comme d'habitude. Et comme d'habitude, ils ont ricané.

Dans ce bourg où l'on s'ennuie tellement, Patrick et Robert s'amuse à tendre des fils d'acier sur la route en espérant provoquer un accident ; leur frère Paul fuit le monde en lisant de la poésie ; Jeanne dessine des plans de villes imaginaires et rêve de rejoindre les États-Unis avec Éric, marchand installé dans une camionnette pavoisée aux couleurs de l'Amérique ; Caroline, abandonnée par sa mère, végète dans l'asile du coin ; Puiseux, le notaire, lit Chateaubriand, joue à Bubble Shooter la nuit et se réfugie dans les bras de la femme du médecin, pour se consoler de la décadence du monde.

Éric sauvera-t-il Jeanne de son désert affectif ? Caroline échappera-t-elle aux griffes de Patrick et Robert ? Maître Puiseux est-il condamné à sa petite vie morne de notable de province ?

Mangés par la terre dit la cruauté d'un univers taraudé par la mesquinerie et les rapports de domination, travaillé par le mirage d'une autre vie. Est-il encore possible de rêver dans une telle misère ?

Clotilde Escalle est née à Fès, au Maroc, où elle passe l'essentiel de sa jeunesse. Elle se consacre depuis à dire l'exil, l'ailleurs, les marges. Dramaturge, auteur de plusieurs romans (notamment Pulsion aux Éditions Zulma, La Vieillesse de Peter Pan aux Éditions du Cherche-Midi), Clotilde Escalle est par ailleurs critique d'art.



ISBN : 978-2-37385-049-9 17,50 euros

